



Kyria MATTER - LEGOLL

© 2009

Au commencement ... - P. 7

Jeunesse dorée - P. 9

Renversement de situation - P. 15

Désespoir ... des espoirs - P. 19

Le gouffre - P. 25

D'échéance à déchéance - P. 31

Remontée en cordée - P. 35

De découvertes en découvertes - P. 38

Sentiments - P. 42

Remerciements - P. 45



AU COMMENCEMENT ...

En 1967, maman (protestante) a commencé à étudier avec les Témoins de Jéhovah. Elle a rencontré papa alors qu'elle donnait un coup de main dans un restaurant en novembre. Ils ont eu le coup de foudre l'un pour l'autre et ont discuté une bonne partie de la nuit. Maman a parlé de ses nouvelles croyances et papa s'est également mis à étudier. Une de mes tantes m'a dit qu'en décembre papa expliquait déjà à sa famille (catholique) que Noël était une fête païenne et qu'il ne fallait pas la fêter. Le 3 février 1968, mes parents se sont mariés. Ils ont continué de « grandir spirituellement » et se sont fait baptiser en août 1969 à l'assemblée internationale de Colombes. Ils étaient volontaires à chaque assemblée.

Papa et maman désiraient absolument un enfant. Ma mère m'a raconté que tous les mois quand elle se rendait compte qu'elle n'était pas enceinte, elle en pleurait. Ils ont attendu pendant 9 ans et un beau jour, papa discutait avec quelques frères de voitures, un frère ayant acheté une nouvelle voiture. Papa leur a dit que lui aussi avait acheté une nouvelle voiture, et pour répondre à leurs questions, il leur a décrit la voiture en leur disant qu'elle avait quatre roues, qu'elle était de telle et telle couleur, qu'elle avait de bonnes suspensions, etc.... Quand les frères lui ont demandé la marque de la voiture, il leur a répondu tout fier « une Aubert » ! C'est ainsi qu'il leur a annoncé la grossesse de maman.

Maman était diabétique et faisait donc partie des « grossesses à risques ». Alors qu'elle en était au 8^{ème} mois, les médecins ont décidé d'intervenir et de la faire accoucher par césarienne. Je suis donc née le 14 février 1977. Mon prénom, ils l'ont trouvé dans la bible. Je l'aime bien ce prénom, il est original.



JEUNESSE DOREE

J'ai été élevée depuis toute petite dans les principes des Témoins de Jéhovah et je ne me souviens pas avoir été lésée par le fait qu'on ne fêtait pas Noël et les anniversaires et différentes autres fêtes. Au contraire, j'étais fière d'être différente des autres enfants. Pourtant avec le recul, je me demande si ça ne me manquait pas un peu. Mais bon, j'avais une relation très fusionnelle avec mes parents et je ne mettais jamais leur parole en doute, même en grandissant.

Je devais avoir 2 ou 3 ans quand en me promenant en ville avec mes parents pendant la période de Noël, je remarquais la beauté d'un sapin décoré et l'ai dit à mes parents. Maman m'a répondu que oui, le sapin était beau, mais que Jéhovah n'aimait pas ce sapin décoré. J'aurais répondu : « Jéhovah aime pas alors il est pas beau le sapin » à voix bien forte !

Quelques années plus tard, une de mes tantes m'a offert une montre pour mon anniversaire, mais je lui répondis que nous ne fêtions pas les anniversaires. Maman était gênée et m'a dit qu'il ne fallait pas réagir ainsi. J'ai donc accepté le cadeau en remerciant ma tante. Mais bien sûr, elle en a été peinée, je m'en rends compte maintenant.

J'étais encore différente des autres de 2 autres manières : j'étais boulotte (on me surnommait « kiki la grosse vache qui rit ») et en plus je n'aimais pas la même musique que les jeunes de mon âge. Au collège, Patrick Bruel et Roch

Voisine étaient les stars du moment. Pour ma part, mes chanteurs préférés étaient Tino Rossi et Heintje (chanteur allemand). J'avais les mêmes goûts musicaux que mes parents. J'étais donc triplement à l'écart des autres. Je n'avais qu'une seule amie en dehors des TJ, une amie qui ne m'a jamais laissé tomber. Cette amie, j'ai essayé de lui faire croire en la création et en Dieu, mais rien à faire, elle ne démordait pas de sa croyance en l'évolution. Du coup, au bout d'un certain temps, j'ai laissé tomber et je me suis contentée de son amitié sans plus trop essayer de la convertir. Par contre, j'ai essayé de convertir sa grand-mère en lui proposant une étude de la bible, vous vous rendez compte : une jeune de 15 ans qui essaye d'enseigner la bible à une dame de 90 ans ! Je ne doutais de rien à l'époque et surtout pas de ce que m'apprenaient mes parents et donc les TJ car mes parents étaient vraiment très zélés.

J'étais très attachée à mes parents, surtout à mon père. Etant donné que j'avais été vraiment désirée et attendue, mes parents me donnaient tous les signes d'amour possibles. Maman a arrêté de travailler pour s'occuper de moi. Elle a repris un travail de femme de ménage lorsque je suis rentrée à l'école. Ainsi elle pouvait travailler pendant que j'étais en classe et être à la maison lorsque je rentrais. Papa, lui, était peintre en bâtiment et quand il rentrait, je me souviens que je ne le quittais pas d'une semelle. J'étais toujours fourrée avec lui, lorsqu'il bricolait ou s'occupait du jardin. J'étais donc une enfant « gâtée ».

Quand j'avais 2 ans 1/2, lors d'une promenade, j'ai été attaquée par un coq, car je voulais « dire bonjour aux poules et aux poussins », ce qui a laissé en moi une phobie des coqs, poules et autres animaux de basse-cour. Lorsque nous étions en prédication et que nous passions devant une maison où il y avait une basse-cour, je me dépêchais de passer sur le trottoir d'en-face. Vers 14 ans, j'ai pris le dessus sur cette phobie : j'étais assez grande pour « tordre le coup à ce volatile s'il essaie de m'attaquer ».

Un jour, je devais avoir 7 ans environ, j'ai pris un catalogue que ma mère avait et en cachette, j'ai passé une commande : plusieurs poupées et un cadeau pour maman ! Lorsque le paquet est arrivé, maman a été obligée de le refuser car elle n'avait pas les moyens de payer la facture. Quand la factrice est partie, j'ai reçu une punition. D'autres fois, lorsque je n'écoutais pas mes parents, ma mère me faisait recopier 10 fois (ou plus) Ephésiens 6 :1-3 : « enfants, obéissez à vos parents ... » Par contre, lorsque le verset 4 était cité à la salle, je donnais un coup de coude à mon père (Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants ...).

Les réunions, il n'était pas question de les louper, sauf en cas de maladie. Papa était fatigué le soir en rentrant, mais on était toujours prêt pour aller à la salle. Il était tellement fatigué qu'il s'endormait souvent pendant la réunion, je lui donnais donc un léger coup de coude pour le réveiller.

Etant donné qu'on n'avait pas de voiture, on allait à la salle à pied. Jusqu'en 1986, la salle n'était pas loin de chez nous, à quelques rues de notre appartement, donc ce n'était pas grave. En 1986 on a inauguré une salle plus grande. Je me souviens que mon père passait beaucoup de week-end à la construction de la salle, de temps en temps je l'accompagnais, mais j'étais déçue, car on ne me laissait pas l'aider à la peinture, j'étais trop jeune et je pouvais uniquement aider les sœurs à servir le café et les gâteaux ou faire des petits travaux de nettoyage, alors que j'aurais préféré faire quelque chose de plus physique.

A partir du moment où la salle était plus loin, on y allait le plus souvent en vélo. En fait, on faisait tout à pied ou à vélo sauf quand mon père pouvait utiliser la camionnette de l'entreprise. Pour faire les courses, c'était la grande expédition : mon père devant avec la remorque derrière le vélo, ma mère derrière avec sa caisse sur le vélo et enfin, moi avec ma caisse sur mon vélo, et en plus, les sacoches à chaque vélo !

On faisait également beaucoup de sorties en vélo et à pied. On allait régulièrement chez des amis TJ en Allemagne (environ 25 km, aller) en vélo ou alors à Munster (20 km, aller), de Munster on partait se promener à pied en montagne pour la journée et on rentrait en vélo. Ou alors on prenait le train pour la vallée de Munster et on marchait toute la journée. Rien que des beaux souvenirs. Les promenades en montagne étaient de belles occasions pour louer Jéhovah pour sa création si magnifique ! Les seules créations de Jéhovah que je n'aimais pas étaient les moustiques, les guêpes, les araignées et autres petites bêtes de ce genre. Mon père avait tendance à me rétorquer « les petites bêtes ne mangent pas les grandes bêtes ».

Le mercredi, comme maman ne travaillait pas, on allait parfois se promener avec une autre sœur qui avait un garçon de un an de moins que moi et un autre un peu plus jeune. Le plus âgé et moi prenions deux branches ou bouts de bois chacun, on simulait l'utilisation d'un violon et nous chantions à tue-tête les refrains de certains cantiques que l'on connaissait par cœur.

Le dimanche matin on allait faire du porte à porte, une semaine avec papa, une semaine avec maman. La semaine avec papa était toujours la plus belle ! J'étais fière de mon père qui était serviteur ministériel et que j'aidais à donner les périodiques aux frères et sœurs car il était au stand des périodiques. A un moment donné, je devais avoir 14 ans, je demandais toujours aux frères qui étaient aux publications si je pouvais leur plier les tracts. J'ai entraîné quelques autres jeunes de la congrégation et après la réunion, on pliait les tracts. Ça a duré quelques mois, puis certains se sont lassés et à la fin j'ai également arrêté.

Aux assemblées, mes parents étaient à chaque fois volontaires et j'allais avec eux. Le problème est que mon père était au service parking et là je ne pouvais pas aller avec lui. Je pense que si j'avais été un garçon j'aurais pu rester avec lui. Donc, j'étais avec ma mère et j'aidais à préparer les sandwiches ou à les

servir quand les repas étaient encore préparés sur le lieu de l'assemblée. Je retiens également de beaux souvenirs par rapport à mon volontariat avant les assemblées et après.

Un jour, maman a reçu le privilège d'accueillir l'étude de livre et de la Tour de Garde du groupe allemand à la maison. J'étais contente, car en rentrant de l'école le lundi après midi, je pouvais participer au moins à l'étude de la Tour de Garde en allemand et donc je progressais dans l'étude de la langue. 2 anciens venaient exprès d'Allemagne à tour de rôle pour diriger cette étude. Quand j'y participais, ils me laissaient le privilège de lire les titres des chapitres et les titres des sous-chapitres. J'en étais ravie !

J'ai la chance d'aimer lire et donc j'en profitais énormément pour lire des livres profanes que j'empruntais au collège ou à la bibliothèque ou à des voisins. Je passais des journées entières à lire. Petite anecdote : en 5^{ème}, j'avais 13 ans, j'ai emprunté à la bibliothèque du collège le livre : « L'enfant » de Jules Valès. Je suis allée voir ma prof de Français en lui disant que je n'avais rien compris à ce livre. Sa réponse : « attends encore quelques années pour le lire, tu le comprendras un jour mais pour l'instant il est un peu compliqué pour toi. »

Mes parents n'étaient pas toujours heureux de me voir lire tout le temps, j'aurais dû passer plus de temps à lire les publications de la Société. Je lisais seulement ce qui m'intéressait, c'est-à-dire les vies vécues et les annuaires (rapports d'activité des TJ dans différents pays et histoire des TJ dans certains autres pays). En fait j'aimais les bouquins les plus gros, mais je n'ai jamais lu la bible en entier.

Chez les TJ, on nous conseillait de lire la bible en entier. Ils allaient même jusqu'à nous proposer un programme de lecture de la bible qui permettait de lire

la bible en entier sur une période de 1 an. J'ai commencé ce programme plusieurs fois, mais j'ai vite abandonné.

Mes parents ne pouvaient pas trop me reprocher d'aimer lire, car eux-mêmes aimaient lire. Quand maman était jeune, elle profitait du petit moment où elle était aux WC pour lire en cachette. Comme les toilettes étaient sur le palier, elle créait forcément une file d'attente et se faisait gronder par la suite. Papa quand à lui, en rentrant de l'école, faisait un petit tour avec son frère et des copains dans un wagon où il y avait les livres invendus et dans ce wagon, ils se faufilaient et lisaient des BD. Papa et maman m'ayant raconté cela, je pouvais leur répondre quand ils me grondaient parce que je lisais tout le temps. Ce sont les seules fois où j'osais leur répondre, et encore, je faisais attention au ton que je prenais pour leur répondre.

Je me suis fait baptiser en 1992, à l'âge de 15 ans. Maman jugeait que je n'étais pas assez mûre, mais les anciens ont estimé que si. Avec le recul, je me rends compte que maman avait raison. J'ai fait le service de pionnier auxiliaire quand je le pouvais. Lors des assemblées, j'assistais à la réunion spéciale pour ceux qui voulaient servir au Béthel ou devenir missionnaire. En effet, j'avais pour objectif de travailler à ce que j'estimais être la maison de Dieu et offrir mon service pour lui. Je voulais surtout suivre l'exemple d'une sœur de la congrégation qui était partie en Bolivie pour servir comme pionnier spécial (prédicateur à temps plein à qui on attribue un territoire dans un pays où il y a des besoins pour convertir le plus de personnes possible). Cette sœur spirituelle était pour moi comme la grande sœur que je n'avais pas. Je l'admirais énormément.



RENVERSEMENT DE SITUATION

En 1993 maman a été hospitalisée par son médecin dans un service de médecine des Hôpitaux Civils de Colmar, elle avait de très fortes douleurs en ceinture et elle perdait constamment l'équilibre et tombait. Au service, ils lui ont fait toute une batterie de tests et ils n'ont rien trouvé. Ils ont donc fait appel à un psychiatre, ce que maman n'a pas apprécié. Elle avait l'habitude de dire : « si c'était psychologique, il me suffirait de penser que je vais bien et ça irait mieux ». En fait, elle n'a pas apprécié que les médecins veuillent faire passer ça pour de l'hypochondrie. Elle est donc rentrée à la maison dans un état pire qu'en rentrant à l'hôpital. Le médecin qu'elle avait à l'époque, se contentait de venir la voir à la maison sans faire grand-chose. Du coup, elle a décidé de changer de médecin.

Ce nouveau médecin, en venant pour la deuxième fois à la maison, a dit à maman qu'il ne pouvait pas la laisser à la maison, qu'il fallait qu'elle soit hospitalisée. Maman ne voulait plus aller dans le même hôpital que la fois d'avant. Donc, il l'a hospitalisée à la clinique du Diaconat. Dans cette clinique, les médecins ont fait les mêmes tests qu'à l'hôpital et en 1 semaine ils ont trouvé ce qu'elle avait.

En fait, à cause de son diabète, qu'elle n'avait pas assez pris au sérieux dans sa jeunesse, elle a développé des complications. Elle avait une neuropathie des membres inférieurs. Les médecins lui ont mis un traitement particulier en

place et au bout de quelques mois elle marchait de nouveau. Il lui a fallu des chaussures orthopédiques faites sur mesure. Elle est restée 8 mois à la clinique.

Un jour, l'ancien médecin a téléphoné pour avoir des nouvelles de maman, comme ça faisait un petit moment que maman ne l'avait plus contacté ! Je lui disais que s'il voulait des renseignements sur sa santé, il n'avait qu'à appeler le nouveau médecin de maman. Il a eu l'air surpris que maman ait changé de médecin, d'autant plus que pour ma part j'avais été assez « coupante » dans ma manière de lui répondre : j'avais 16 ans et j'étais fâchée qu'il puisse vouloir nous faire croire que les douleurs de maman étaient psychologiques.

Une autre fois, la congrégation dans laquelle on était a organisé une journée à Selters (en Allemagne) au Béthel. La clinique nous avait prêté un fauteuil roulant pour l'occasion, car maman ne pouvait pas marcher longtemps. La journée était agréable et en ressortant des bâtiments, maman marchait en poussant son fauteuil roulant jusqu'au bus. Maman a lâché un « il y a eu un miracle à Selters, je suis rentrée en fauteuil roulant, je sors à pied ! » Elle a fait rire tout le monde.

Papa et moi devions gérer le tout à la maison, c'est à cette époque que j'ai commencé à apprendre à faire à manger. Pour que je puisse me consacrer à mes études et à la spiritualité, papa et maman ont décidé que je mangerais tous les jours au lycée, afin de ne pas perdre trop de temps pour faire les tâches ménagères.

Déjà à l'époque, je commençais à me relâcher dans mon étude spirituelle, étant donné que maman était malade, j'étais livrée à moi-même pour préparer l'étude de la Tour de Garde, l'étude du livre et les autres réunions. Papa étant trop fatigué par son travail et la gestion de la vie de tous les jours, il avait des difficultés à continuer de diriger à domicile la préparation des réunions.

Cette même année, ma grand-mère paternelle est décédée. A l'occasion de son enterrement, je suis rentrée pour la première fois dans une église. Mon éducation chez les Témoins de Jéhovah m'a tellement mise en garde contre les autres religions que je suis rentrée avec appréhension dans l'église, accompagnée de mon père. J'étais tellement angoissée que je serrais dans mes mains un exemplaire de la « Traduction du Monde Nouveau » de poche, comme pour me préserver de l'influence soi-disant néfaste de la « fausse religion », telle que m'avaient été décrites les religions autres que celle des Témoins de Jéhovah.

Mon père et moi, nous sommes installés un peu en retrait dans l'église au lieu d'aller nous asseoir aux côtés de mes oncles et tantes, ce qui a fait de la peine à certains membres de la famille qui estimaient à juste raison que les enfants et petits-enfants de ma grand-mère devaient se soutenir mutuellement et être ensemble au premier rang.

J'en oubliais presque la raison de ma présence dans cette église et passais tout le temps de la cérémonie à prier Jéhovah afin de ne pas me laisser influencer par « les paroles trompeuses » de la « fausse religion ». En disant cela, je ne désire pas critiquer la religion de ma famille. Je retranscris simplement ce que je ressentais à l'époque, avec les termes qu'utilisent les TJ pour décrire les autres religions.

Par contre, par la suite j'en suis venue à me dire « mamie est morte, mais au moins elle sera ressuscitée au jour où Jéhovah interviendra », aujourd'hui je me dis : « comment ai-je pu être aussi insensible ». Je ne veux pas dire que la mort de ma grand-mère ne m'a pas attristée, mais à l'époque j'avais encore cette espérance.

Ma mère quant à elle, n'a pu être présente à l'enterrement car elle était hospitalisée.

Quand maman a pu rentrer à la maison, elle a pu accueillir, non plus l'étude en allemand mais l'étude de livre du mercredi après-midi (prioritairement pour les frères et sœurs âgés ou dont le conjoint était non TJ). Cela lui évitait d'avoir à se déplacer.

Un soir, en allant à une réunion (un frère nous emmenait à la salle depuis que maman était malade et ne pouvait plus venir en vélo), papa nous a annoncé à maman et à moi, que ce soir-là serait annoncé le fait qu'il n'était plus serviteur ministériel. En fait, il n'avait pas osé le dire plus tôt car il avait peur de faire de la peine à maman. Comme il ne prêchait plus assez, et qu'il s'occupait surtout de maman qui était malade, il ne remplissait plus les conditions pour servir la congrégation de cette manière, disons qu'il n'avait plus assez de temps pour s'occuper de ses tâches spirituelles, car en bon mari et bon père, il s'occupait de maman et moi en plus de ses journées de travail qui étaient très épuisantes.



DESEPOIR DES ESPOIRS

L'année du baccalauréat a été le commencement d'une période très difficile pour moi. Voici ce qui s'est passé le mardi 14 février 1995, jour de mes 18 ans :

Papa me réveille avant de partir au travail. Etant encore à moitié endormie, je ne me suis pas levée pour lui faire la bise comme d'habitude. Il est parti au travail, il est peintre en bâtiment. Je me suis levée avec difficulté, ce matin-là j'avais philo de 9h à 10h, la matière que je détestais le plus. Le cours de philo se déroule comme d'habitude : long et ennuyant. Ce jour-là, je n'avais pas cours de 10h à 12h (comme 1 semaine sur 2). J'allais donc à la bibliothèque pour lire. Je ne rentrais pas manger à la maison car je recommençais à 13h.

Je téléphonais comme tous les mardis à maman vers 11h30 avant d'aller au self. Je laissais sonner le téléphone assez longtemps, mais ce jour-là elle ne répondait pas. J'appelais plusieurs fois et commençais à m'inquiéter. Du coup, je suis partie du lycée pour rentrer à la maison. Arrivée à la maison, je remarquais que maman n'était pas là et qu'elle avait laissé la préparation du repas sur la table. Je commençais à téléphoner dans tous les services hospitaliers où elle aurait pu être admise, mais aucun service ne l'avait hospitalisée. En téléphonant enfin aux urgences, j'appris que c'était mon père qui était hospitalisé. J'ai pris mon vélo et j'y suis allée immédiatement. A l'accueil des urgences, la secrétaire m'a conduite là où était mon père : il se trouvait en réanimation. J'ai donc dû enfiler une blouse, une charlotte (sorte de chapeau) et des protections sur les

chaussures. Quand je suis rentrée, j'ai immédiatement vu mon père allongé sur le lit, sans connaissance, ma mère à son chevet avec un ancien de la congrégation et la patronne de mon père.

Mon père est tombé de l'échafaudage directement sur la tête et est tombé immédiatement dans le coma.

Sur le coup, quand j'ai pris la main de papa et que je l'ai regardé, j'ai dit à maman que papa ne pouvait pas être dans le coma, qu'il devait nous voir, car il avait un œil ouvert. Maman m'a expliqué que c'était habituel chez papa depuis qu'il avait fait une paralysie faciale. Maman et moi sommes restées un moment auprès de mon père avec l'ancien que maman avait prévenu au cas où une transfusion serait proposée.

Nous y sommes retournées en fin d'après-midi avec mes tantes, les sœurs de papa. En partant, nous avons décidé de revenir le lendemain après-midi, après l'étude du livre qui se déroulait toujours à la maison.

Le mercredi après-midi, en plein milieu de l'étude de livre (maman voulait quand même que l'étude du livre ait lieu), à 14h20, le téléphone a sonné. J'ai décroché et j'ai appris à ce moment-là que mon père était décédé. En me retournant et en regardant ma mère et le groupe qui était là, je n'ai pas eu besoin de dire quoi que ce soit, ils avaient tous compris ce qui se passait.

Maman s'est effondrée sur sa chaise et moi, j'ai couru au 2^{ème} étage, pour prévenir un couple de voisins. Je me suis effondrée en larmes dans les bras des voisins en leur disant que papa était décédé. J'ai ensuite appelé mes tantes qui devaient nous chercher maman et moi pour aller voir papa une dernière fois.

Sur le pallier du service des urgences, on a croisé un oncle et une tante de mon père, qui étaient venus pour le voir et qui ont appris à leur arrivée qu'il était

décédé. Ce jour là, j'ai remarqué quelque chose à quoi je n'avais jamais porté attention : papa avait le même nez que son oncle. Ca peut paraître bizarre que je dise cela, mais ça m'a sauté aux yeux ce jour-là.

Quand nous sommes arrivées au chevet de papa, nous ne l'avons pas reconnu, car il avait un bandage autour de la tête (pour éviter que la mâchoire ne s'ouvre) et des sparadraps sur les yeux (pour qu'ils restent bien fermés). Le fait de l'avoir vu dans cet état m'a poursuivi pendant des mois. La nuit, je faisais toujours le même cauchemar : je voyais papa arriver, je courrais vers lui et au moment de le prendre dans mes bras, il se transformait en squelette.

Le soir même, mes tantes nous ont déposées à la salle maman et moi. Maman tenait à assister à la réunion. Les différents frères et sœurs savaient que papa avait eu un accident et qu'il était dans le coma, mais la plupart d'entre eux ne savaient pas encore que papa était décédé. Le seul ancien qui a eu le courage de l'annoncer du haut du pupitre (il en fallait bien un qui le fasse) a eu du mal à le dire sans se mettre à pleurer. Papa et maman étaient très appréciés dans la congrégation et dans les deux autres congrégations de ma ville. En effet ils avaient bien participé à l'extension de l'œuvre dans celle-ci. (je ne suis pas ironique en écrivant ceci, c'était juste mon impression).

Maman et moi nous retrouvions avec presque rien, car maman ne pouvait plus travailler et moi j'allais encore à l'école. Mes parents, n'ont jamais eu assez d'argent pour économiser, surtout parce que papa, après 40 ans de métier dont plus de 30 dans la même entreprise, ne touchait pas beaucoup plus que le SMIC. Et ils s'investissaient entièrement dans la « vérité ».

Les frères et sœurs de la congrégation (et peut-être même des deux autres) se sont cotisés pour que maman et moi ayons un petit quelque chose en attendant que tous les papiers soient faits. Comme il s'agissait d'un accident du

travail, maman et moi avons touché une somme assez conséquente par la suite. Pour ma part, cet argent me brûlait les mains. Je le dépensais donc sans compter. En effet, je ne trouvais pas normal que papa se soit littéralement tué au travail pour à peine le SMIC et qu'à sa mort on touche le « pactole » car il s'agissait d'un accident du travail.

Le lundi suivant le décès de papa, il y avait l'enterrement, il y avait énormément de monde. 10 filles de ma classe sont venues. Toute la classe s'était cotisée pour acheter une gerbe. La salle de réunion était pleine (elle comporte plus de 220 places) et des gens ont dû rester debout au fond de la salle.

Le lendemain, soit une semaine après l'accident de mon père, je retournais en classe comme si de rien était. J'ai juste lu une carte de remerciement aux autres élèves de ma classe. J'ai continué mon année scolaire avec plus ou moins de succès selon les matières. J'ai eu mon baccalauréat. Des amis m'ont dit que je devais être contente de l'avoir réussi. Je leur ai répondu que oui, mais en fait, ça m'était complètement égal, papa n'étant plus là pour le voir. Plus j'essayais de me dire qu'il en aurait été fier, plus je souffrais.

En fait, je n'avais pas encore réalisé que papa était mort. Intellectuellement je le savais, mais je guettais le moindre bruit annonciateur de son retour à la maison. Combien de fois me suis-je levée en sursaut et ai-je couru ouvrir la porte d'entrée de l'appartement, croyant avoir entendu le bruit du trousseau de clefs de papa dans la cage d'escalier. Lorsque j'ouvrais, il n'y avait personne. Heureusement car je ne me serais pas vu dire aux voisins « excusez-moi, je croyais que c'était mon père ». Je ne devais surtout pas montrer aux autres que je n'allais pas bien : j'avais 18 ans, j'étais adulte et je devais soutenir maman !

Quand j'étais seule à la maison ou que j'étais dans ma chambre soi-disant pour réviser mes cours ou pour étudier, en fait je restais bloquée devant un livre sans arriver à lire et je rêvassais. Je m'inventais une autre vie que je passais et repassais dans ma tête comme un film, une vie sans maman, une vie ailleurs qu'à Colmar, une vie en tant que femme mince, en fait tout le contraire de moi.

L'état de santé de maman s'aggravait de plus en plus et 3 mois jour pour jour après le décès de papa, elle devait se faire opérer pour lui poser un cathéter qui permettrait la dialyse péritonéale qu'elle se ferait elle-même à la maison. Elle voyageait entre la maison, la clinique et l'hôpital.

Le décès de papa avait cassé quelque chose en nous. Chez maman, ça se remarquait, mais chez moi, on ne voyait rien. Je ne pouvais pas me permettre de causer du souci à maman, je me devais de me montrer forte pour elle. Il fallait que je réussisse mes études, que je fasse du ménage et que je m'occupe de pas mal de choses lorsqu'elle était à l'hôpital. Je me faisais souvent gronder par maman, après le décès de papa, car je ne réussissais pas mes études comme j'aurais dû, parce que je ne me fortifiais pas spirituellement.

Quand j'allais aux réunions et que maman était hospitalisée ou trop mal pour venir avec moi, les frères et sœurs s'inquiétaient beaucoup pour elle. Chaque frère et chaque sœur que je croisais à la salle me posaient la même question : comment va Hannelore ? Je répondais le mieux possible, mais quand on me posait la question « comment vas-tu ? » je répondais laconiquement « bien » alors que c'était tout le contraire. Je n'arrivais pas à me confier.

En fait, j'ai réussi le concours d'entrée à l'école d'infirmière, j'ai eu mon permis de conduire. J'ai passé ma première année à l'école d'infirmière. Chaque fois que j'étais en cours, je guettais la sonnerie du téléphone au cas où ma mère appellerait pour me dire qu'elle est hospitalisée. Quand maman était à l'hôpital, je

devais m'occuper de tout à la maison, et en plus j'étais seule. Je sursautais au moindre bruit. Je pouvais rester des heures assise sur une chaise ou couchée sur mon lit, à rêvasser, à m'imaginer la vie sans maman. Du coup je culpabilisais et je courais à l'hôpital pour la voir. Je restais des heures à son chevet, parfois sans savoir quoi lui dire, juste pour être là et l'avoir à côté de moi, du coup, maman me reprochait de rester là à rien faire alors que j'avais d'autres priorités, telles que sortir faire du porte à porte, me fortifier spirituellement et réussir mes études. Je loupais mes études d'infirmière et restais donc à la maison pour m'occuper de maman.

Maman m'a embauchée pour que j'aie un statut. Elle voulait m'embaucher à temps plein, mais pour lui réduire les frais, je lui ai demandé de me déclarer à temps partiel, de toute façon je m'occuperais d'elle à temps plein. J'essayais de tout faire pour la contenter, mais comme je n'allais pas bien à ce moment-là, j'oubliais la moitié des choses à faire, ce qui provoquait des reproches de ma mère. Comme elle allait à l'hôpital de jour le lundi et le vendredi, elle s'attendait à ce que je fasse du ménage, des courses et tout ce qu'il fallait faire dans un ménage pendant qu'elle n'était pas là. En fait, je ne fichais rien de la journée, et une heure avant de la chercher, je faisais vite la vaisselle et 2 ou 3 petites choses, sans plus. Ce qui provoquait d'autres reproches.

Quelques frères et sœurs m'aidaient beaucoup, ils me soutenaient mais comme je ne me confiais pas vraiment et que je cachais mon mal-être, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Je ne pouvais pas leur en vouloir : en effet, comment aider quelqu'un qui ne se confie pas ? Peut-être auraient-ils dû creuser la question.



LE GOUFFRE

Je commençais un journal intime dans lequel je retranscrivais mes états d'âmes. Quand je le relis (par portion), j'ai l'impression de replonger dans ce gouffre et les larmes coulent toutes seules, il y en a tellement que je suis obligée d'interrompre ma lecture et d'attendre un instant avant d'avoir le courage de continuer ma lecture. Je dois être masochiste, mais j'ai besoin de me replonger dans le passé afin de tirer un trait dessus et de recommencer à zéro.

J'en avais tellement marre de la vie, que je n'arrêtais pas d'écrire que je voulais mourir. Je me sentais lâche, car je savais que je n'arriverais pas au point de me suicider.

En plus, je culpabilisais car je n'allais plus en prédication, et que j'hésitais à aller aux réunions. En fait, en prédication, je ne savais plus quoi dire aux gens, car comment leur parler de l'espoir de la résurrection quand on ne sait même plus si on peut avoir cet espoir. Tout ce qui était dit me semblait vide de sens. Je n'allais aux réunions que pour voir les frères et sœurs de la congrégation et pour m'éloigner ne serait-ce que 2h de cet appartement que papa avait entièrement décoré.

Mais petit à petit, j'hésitais de plus en plus à aller aux réunions car je savais que je mentais quand on me demandait comment j'allais. Je répondais toujours que j'allais bien, mais la question elle-même me semblait bête.

A la salle, maman y venait toujours quand elle le pouvait, et quand elle n'était pas bien, j'y allais seule et je lui prenais la cassette que les frères de la sono enregistrèrent pour les frères et sœurs malades. Les assemblées, je les lui enregistrerais moi-même. Maman avait une foi très forte, elle se réfugiait dans cet espoir de la résurrection et gardait l'espoir de revoir mon père. Son lien avec Jéhovah m'avait l'air toujours plus fort. Pour ma part, c'était l'inverse. Plus le temps passait et plus j'en voulais à Jéhovah. En fait, contrairement à la manière dont les TJ nous préconisaient de considérer Jéhovah je n'arrivais pas à le considérer comme mon père ; personne ne pouvant remplacer mon père.

A chaque fois que j'allais aux réunions, on me demandait des nouvelles de maman, comment elle allait et tout et tout. Quand on me demandait comment moi j'allais, je répondais « bien » alors que c'était tout l'inverse, mais rares étaient ceux qui le savaient. Souvent même, certains frères et sœurs me faisaient la morale en me disant que je devrais perdre du poids : « tu ne veux pas te retrouver dans le même état de santé que ta mère, plus tard » : c'était vraiment très encourageant ! Un jour, un frère de la congrégation m'a même dit : « tu vis mieux le décès de ton père que ta mère ». Du coup, quand j'en ai parlé à maman, je me suis fâchée. J'en voulais à ma mère, parce que chez elle, ça se voyait. Mais maman a dû dire quelque chose au frère, car je n'ai plus jamais entendu une telle remarque.

Même maman avait du mal à voir que je n'allais pas bien. Un jour, elle me reprochait le fait que je parle d'une manière « décontractée » que j'ai eu mon bac au rattrapage et que j'ai loupé mes études d'infirmière, « comme si ça t'était égal », et le fait que je m'amusais avec des jeunes « comme si papa ne te manquait pas ». Je lui ai alors montré un poème que j'avais écrit sur le décès de papa. Ce poème l'a fait pleurer et elle ne m'a plus jamais rien reproché à ce sujet.

Par contre, lorsque j'étais encore à l'école d'infirmière, on avait des cours de psychiatrie et les cours sur la dépression m'ont fait me rendre compte que j'avais un problème de ce genre. Quand j'ai dit à maman que j'avais un rendez-vous chez un psychiatre, elle a un peu mal réagi. En effet, elle avait la dent dure envers les psychiatres. Elle pensait que l'étude de la bible et surtout des publications des TJ m'aideraient mieux qu'un psychiatre.

Maman et moi avons 2 façons tellement différentes de réagir, que nous nous disputions de plus en plus. Enfin, c'est surtout elle qui se fâchait, car personnellement j'avais du mal à répliquer. Je n'ai jamais osé répliquer ou répondre méchamment car papa et maman ne le supportaient pas.

En 1997, je remontais un peu la pente et faisais même le service de pionnier auxiliaire (60h de prédication dans le mois) au mois d'avril.

Cette même année, j'entamais un régime et était suivie par l'endocrinologue de maman. Celui-ci me proposa de faire une cure à l'Altenberg, centre spécialisé pour les personnes qui doivent perdre du poids ou pour les personnes qui doivent en prendre.

Pendant que j'étais dans ce centre, maman était dans un autre centre de cure qui acceptait les personnes dialysées. Dans ce centre, ils lui ont mis des repas salés pendant 2 semaines alors qu'elle était au régime sans sel strict. Elle devait se peser tous les jours pour voir si elle ne prenait pas de poids (pour vérifier qu'il n'y avait pas de rétention d'eau). Elle a prévenu le personnel soignant qu'elle prenait du poids et qu'elle commençait à avoir du mal à respirer. Le jour de son départ venu, les médecins se sont enfin rendus compte qu'elle n'allait vraiment pas bien et ils l'ont transférée directement dans le service de néphrologie des hôpitaux civils de Colmar. Elle a été mise en soins intensifs. Quelques jours plus tard maman a fait une septicémie. Elle a également eu une

infection de la valve mitrale du cœur et devait se faire opérer, afin de lui poser une valve artificielle. Comme elle ne voulait absolument pas de transfusion, elle a été opérée à Strasbourg. Le CLH (Comité de liaison hospitalier : comité de TJ qui intervenait auprès des médecins en cas de proposition de transfusion) veillait au bon déroulement de cette hospitalisation. L'opération s'est très bien passée mais 3 jours après, son état s'est encore aggravé et elle est tombée dans le coma. Là, certains médecins ont fait pression sur moi pour pouvoir lui faire une transfusion, mais maman avait bien préparé ça en me faisant promettre de ne pas accepter, quel que soit son état de santé. Je restais donc ferme et inébranlable. D'autant plus, qu'à l'époque, j'avais la même opinion. Pour moi, il était hors de question d'accepter une transfusion sous quelque prétexte que ce soit.

Elle est restée 13 jours dans le coma, et moi, je me renfermais de plus en plus sur moi-même. Les anciens de la congrégation passaient chaque jour à tour de rôle auprès de ma mère. Ils lui parlaient comme si elle pouvait les entendre et moi je n'y arrivais pas. Ils lui lisaient des versets de la bible et lui parlaient du paradis, du moment où l'on se reverrait sur terre et où toute larme disparaîtrait, et où elle retrouverait papa etc., etc. ...

Je voyais ma mère mourir à petit feu, tous les jours son état empirait. Un beau jour, ils ont dû lui bander les pieds et quand j'ai demandé pourquoi, ils m'ont expliqué que malgré le fait qu'elle avait de la fièvre, ses pieds eux étaient gelés.

Le 13 octobre 1997 maman est décédée dans mes bras. C'est à peine si je ne me suis pas enfuie de l'hôpital en courant. Le personnel soignant a dû m'arrêter et me donner un verre d'eau. Heureusement, je n'étais pas seule ce jour-là. Une sœur était avec moi car on devait aller rendre une visite à une intéressée à qui j'apportais toujours les périodiques. Mon portable a sonné alors que je conduisais, c'était l'hôpital qui me prévenait que c'était les derniers instants pour maman. Je suis retournée à grande vitesse à l'hôpital et quand j'ai

pris maman dans mes bras, son cœur s'est arrêté, comme si elle m'avait attendue. Cette sœur est rentrée avec moi à la maison et une autre sœur est venue me soutenir en attendant l'arrivée de mes tantes. Je n'ai plus voulu aller voir ma mère à la morgue, j'avais peur de refaire des cauchemars comme lorsque j'ai vu papa mort au service de réanimation.

J'ai organisé son enterrement comme une ombre, je faisais toutes les démarches, mais je n'étais consciente de rien. J'ai dû trouver du travail rapidement, car j'avais dilapidé tout l'argent qu'on avait reçu au décès de papa. Cet argent, je ne pouvais pas le sentir. Papa avait trimé toute sa vie pour un petit salaire, et juste parce que c'était un accident du travail, on touchait le « pactole ». J'aurais préféré que papa ait un salaire plus conséquent et qu'on touche moins d'argent à son décès.

Après le décès de maman, j'avais l'impression de tomber dans un puits sans fond et je ne laissais toujours rien paraître. Mon premier emploi m'a été fourni grâce à mon médecin traitant qui connaissait une dame âgée qui avait besoin d'une aide à domicile, car elle venait d'être opérée et elle avait besoin d'avoir quelqu'un qui soit là au cas où il lui arriverait quelque chose. Malheureusement, cette dame avait un caractère assez spécial, et pour ma part, je sortais d'une période de soutien auprès de ma mère, période dure et que je n'arrivais pas à surmonter. Mon contrat auprès de cette dame âgée s'est arrêté et la fille de cette dame m'a indiqué que ce contrat ne se prolongerait pas.

Je cherchais donc un autre travail et accumulais les missions d'intérim en tant qu'ouvrière. Afin de trouver un emploi plus stable, je décidais de suivre une formation de secrétaire de direction. J'allais donc à Strasbourg, où je passais la semaine, pour suivre une formation de secrétaire de direction bilingue allemand. Les 11 mois de cette formation ont été durs, car je n'étais pas bien et l'insistance de la formatrice pour effectuer un suivi PNL avec moi me

déstabilisait encore plus. Je logeais sur place la semaine, et plusieurs fois, l'envie de me jeter du haut de ma chambre (3^{ème} étage) était très forte. Heureusement qu'il y avait les autres « étudiants ». Durant cette formation, je m'éloignais de plus en plus des TJ. Dans la semaine, tous les prétextes étaient bons pour ne pas aller aux réunions à la salle de Strasbourg qui n'était pourtant pas loin du centre de formation.

Cette formation ne m'a pas été très profitable, à part sur le plan informatique. Il faut dire que je n'étais pas très attentive, car j'allais de plus en plus mal, en essayant de ne rien laisser paraître.

A la fin de la formation, je pensais que je trouverais plus facilement du travail grâce au diplôme obtenu, mais je déchantais assez vite et me retrouvais à nouveau en intérim, soit comme ouvrière, soit comme secrétaire.

En 2002, je travaillais comme secrétaire médicale. Par contre, mon état de santé allait de plus en plus mal. A la maison, je ne faisais pratiquement plus rien, ce qui fait que le linge sale s'accumulait, la vaisselle également et le ménage n'était pas fait. Mon appartement est vite devenu un dépotoir, d'autant plus que j'avais 2 chats que je ne laissais pas sortir et dont la litière n'était pas changée régulièrement. Le résultat était au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Les voisins se plaignaient à cause des mauvaises odeurs qui venaient de mon logement et ils en parlèrent aux propriétaires. Pour combler le tableau, j'étais dans les dettes jusqu'au cou et je devais environ 7 mois de loyer aux propriétaires.



D'ECHEANCE A DECHEANCE

Un lundi, alors que je ne travaillais pas, j'ai reçu une lettre qui me parlait d'expulsion. Les propriétaires me prévinrent également qu'ils allaient passer suite aux plaintes des voisins. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Ce jour-là, je décidais de fuir. Je voulais amener mes chats à la SPA, mais je n'en ai pas eu le courage. J'étais tellement mal que je suis partie de la maison en leur mettant de la nourriture pour plusieurs jours. J'ai pris le train qui partait le plus loin à cette heure-là. Je me retrouvais donc dans le train pour Lyon. Dans le train, j'ai envoyé des textos pour dire adieu à certains amis TJ en leur disant que j'allais rejoindre mes parents. Du coup, le téléphone n'arrêtait pas de sonner, car ils essayaient de m'empêcher de commettre l'irréparable. Ils sont allés jusqu'à prévenir d'autres TJ de Lyon, pour que quelqu'un me cherche à la gare. Je leur ai dit que je descendrais à Lyon Part-Dieu, mais en fait je suis allée jusqu'à Perrache. A Perrache, je déambulais dans la gare sans savoir où aller. Il y a un endroit dans la gare où du premier étage on a la vue sur le rez-de-chaussée, je m'approchais de la rambarde et pensais à l'enjamber et à sauter. Un autre ami TJ m'a téléphoné à ce moment-là et m'a conseillé de me rendre au commissariat de police le plus proche et d'expliquer la situation.

Comme je ne pouvais pas enjamber la rambarde assez vite car il y avait du monde autour et que le vigile avait remarqué mon manège, je me suis éloignée de ce lieu et suis allée au commissariat de police de la gare de Lyon Perrache.

J'avais écrit un petit mot qui expliquait que je voulais mourir. Au policier qui m'a accueilli, je n'ai pas réussi à dire un mot, je n'en pouvais plus, alors je lui ai donné mon mot. Il a donc appelé les pompiers qui m'ont conduite à l'hôpital. J'étais aux urgences et devais patienter. Dans les 5 mn qui ont suivies, je suis descendue de mon brancard et j'ai réussi à sortir des urgences. Je ne connaissais absolument pas les lieux, mais je trouvais la sortie de l'hôpital et me suis mise à déambuler en plein milieu de la route devant l'hôpital. Un ambulancier qui passait m'a forcée à monter sur le trottoir, mais comme je ne voulais pas entrer dans l'hôpital, il a prévenu la police, qui est venue et m'a reconduite aux urgences. Aux urgences, ils m'ont reconnue et ont pris la précaution de m'installer dans une chambre d'où je ne pouvais pas sortir sans être rapidement rattrapée.

Je me suis recroquevillée au pied du lit et je n'arrêtais pas de dire que je voulais mourir. Le psychiatre qui est venu me voir, m'a fait hospitaliser en HDT (hospitalisation sur demande d'un tiers) à l'hôpital psychiatrique de St Cyr au Mont D'or.

Deux semaines après, j'étais rapatriée en Alsace, à l'hôpital psychiatrique de Rouffach. Je restais là-bas pendant 1 mois. A l'hôpital, je rencontrais un autre patient et il s'est passé ce qui n'aurait jamais dû arriver, j'ai eu une relation avec lui. Je culpabilisais tellement, étant donné que parmi les principes qui m'ont été inculqués depuis toute petite, les relations sexuelles n'avaient leur place que dans le cadre du mariage. Je me dénonçais donc moi-même auprès des anciens (responsables de la congrégation TJ). De toute façon certains frères et sœurs se sont rendu compte de quelque chose et se seraient empressés de le signaler aux anciens.

Je passais donc devant le comité judiciaire, et les 3 anciens estimèrent que je n'étais pas repentante, vu que je ne pouvais pas leur promettre à 100% que je ne recommencerais pas. J'ai donc été exclue en novembre 2002.

Je suis sortie de la salle de réunion comme dans un état second, j'ai pris mon vélo et je suis rentrée à la maison. Je pleurais tellement sur mon vélo que j'ai dû descendre du vélo et continuer à pied.

Un des anciens du comité judiciaire que je considérais comme un grand frère m'a accusée de harcèlement moral envers sa femme et lui, parce que je les inondais de textos quand j'allais mal. Il m'a dit un jour que si les médecins des urgences m'avaient laissée rentrer juste après une tentative de suicide, ça voulait dire que je n'étais pas malade.

Cette décision du comité judiciaire m'a anéantie, j'en ai fait des tentatives de suicides suite à cela. Je souffre encore actuellement de l'attitude de certains TJ que je croise au supermarché ou ailleurs. Je n'ose pas leur adresser la parole, j'attends qu'eux le fassent. Je ne peux pas leur jeter la première pierre, je réagissais de la même façon lorsque je faisais encore partie de ce groupement.

Je voulais à tout prix mourir, car je m'imaginai que si mes parents vivaient encore, ils m'auraient également rejetée. Dans ma tête, j'imaginai que si je devais mourir, Jéhovah me ressusciterait automatiquement lors de son intervention dans les affaires humaines. A plusieurs reprises, je retournais aux réunions car je voulais revenir au sein de cette organisation.

Je souffrais de cette exclusion car j'ai grandi au milieu des TJ et je les considérais tous comme ma famille. Dans ma jeunesse ils avaient même plus d'importance à mes yeux que ma famille charnelle (à part mes parents bien sûr). Maintenant, je me rends compte que ma vraie famille, c'est en fait ma famille charnelle, qui ne m'a jamais jugée ni laissée tomber.

En 2003, je me suis cassé la cheville et alors que je pouvais marcher uniquement avec des béquilles, je décidais d'aller aux réunions. Je commençais donc à faire le trajet à pied. Une TJ qui habitait pas loin de chez moi, en passant

s'est arrêtée et m'a conduite jusqu'à la salle de réunion. C'est la seule fois où elle l'a fait et je l'en remercie. J'ai appris par la suite que les anciens lui ont fait la remarque que je devais me débrouiller seule pour venir à la salle étant donné que j'étais exclue. Une autre fois, j'ai fait un malaise à la salle, comme une crise d'asthme et ils ont dû appeler le SAMU. En fait, il s'agissait d'une banale crise d'angoisse.

A une autre période, j'ai de nouveau voulu me faire réintégrer, j'allais à toutes les réunions qui se déroulaient à la salle et au bout de 3 mois je leur envoyais ma lettre de demande de réintégration. Les anciens m'ont convoquée à la fin d'une réunion et m'ont dit qu'ils étaient contents que je cherche à revenir, mais que je devais faire mes preuves : 3 mois d'assistance à toutes les réunions (je venais à pied ou en vélo) étaient une période trop courte pour juger du fait que j'étais repentante, ils me demandaient de patienter encore 6 mois avant de réitérer ma demande. Cette réponse, au lieu de m'encourager à revenir, m'a en fait refroidie un peu plus.



REMONTEE EN CORDEE

Fin 2003, je décidais de changer de métier, car le secrétariat ne m'intéressait plus du tout. Je décidais donc de devenir conductrice de bus. J'ai passé avec succès mon permis et je commençais à travailler. Malheureusement, j'étais encore très faible psychologiquement et ce métier nécessite un moral d'acier. Je rechutais donc rapidement et me retrouvais à nouveau hospitalisée. Ce métier ne m'a laissé que de bons souvenirs et j'ai la nostalgie de ces moments, mais je sens que je ne suis plus capable de conduire un bus avec le traitement que j'ai actuellement.

Je changeais à ce moment-là de centre hospitalier pour être soignée à l'hôpital le plus proche de chez moi. Au cours de mes différentes hospitalisations, j'en ai vu passer des psychiatres. Certains estimaient que je n'étais pas malade, qu'il s'agissait juste d'un « mal de vivre ».

En 2005, alors que j'étais à nouveau hospitalisée, un médecin insistait énormément sur le fait que je devrais maigrir, que j'irais mieux psychologiquement qu'en étant grosse. Etant donné que j'avais tendance à compenser avec des sucreries quand je n'étais pas bien, j'avais pris pas mal de poids ces dernières années. Ce médecin insistait tellement sur ce sujet que je déprimais encore plus. Du coup, un jour où j'étais dans son bureau, je lui ai fait savoir que je n'avais qu'une envie à ce moment-là, c'est-à-dire mourir. Elle m'a immédiatement envoyé en service fermé d'où je ne pouvais pas sortir sans

l'accord du médecin. Je changeais donc à nouveau de médecin. Il s'est avéré que ce n'était pas plus mal, car celui-ci m'a enfin prise au sérieux.

Le médecin m'a donné un traitement plus conséquent et j'ai bénéficié d'un suivi en hôpital de jour. Je rencontrais d'autres personnes et grâce aux infirmières et au médecin, je commençais à sortir du gouffre dans lequel je me trouvais. Parmi les personnes dont j'ai fait connaissance, il y a eu Jean-Luc. Depuis le début, il me montrait son intérêt pour moi. Mais convaincue que je ne pourrais pas le rendre heureux, je lui donnais comme excuse que j'avais déjà un copain, ce qui n'était pas totalement vrai ni totalement faux. Bref, je le repoussais, tout en étant attirée par lui.

Un jour, j'acceptais enfin qu'il vienne me chercher à la maison pour aller faire une marche populaire. Ce jour-là a entièrement changé ma vie, j'ai appris à le connaître tel qu'il était vraiment. Il est tendre et prévenant et j'ai complètement craqué (dans le bon sens du terme) pour lui.

Il est venu habiter à la maison en août 2007 et nous nous sommes mariés en mars 2008. Etant donné que son grand-père paternel avait été pasteur, Jean-Luc se sentait obligé de se marier à l'église. J'ai hésité, mais finalement, j'ai accepté, par amour pour lui d'une part, et parce que la religion tient une grande place dans mon cœur, même si je n'arrive pas encore à digérer mon exclusion.

Je me souviens de la première fois où l'on avait rendez-vous avec la femme pasteur qui allait nous marier. J'avais peur que celle-ci refuse de nous marier au moment où elle apprendrait que je suis une ex-TJ.

Grâce à Jean-Luc, j'ai redécouvert le bonheur. Il m'a appris beaucoup de choses. Avec lui, je faisais les vendanges pour la première fois, je l'aidais à empiler du bois, puis à prendre les bûches qu'il venait de scier et à les mettre en tas et enfin à fendre du bois. Lorsque j'ai commencé à fendre du bois, j'ai eu un

peu de mal et les premières bûches se sont transformées en petit bois. J'ai vite pris le pli et je ne le laissais plus prendre la hache. Fendre du bois me permettait de me défouler et ça fait vraiment du bien. Je l'aidais également à tailler les quelques ares de vigne qu'il possède et ça lui a fait plaisir que je m'intéresse à cela, moi, une fille de la ville.

Jean-Luc a 17 ans de plus que moi, mais avec lui j'ai découvert le vrai amour, et maintenant je ne regrette plus rien. Je suis heureuse avec lui.

Mais la maladie est toujours là et, malgré mon bonheur, il m'arrive souvent de pleurer et de déprimer. Du coup je me jette sur le chocolat et je n'arrive pas à m'arrêter, ce qui provoque des discussions vives avec Jean-Luc, car il m'arrive souvent de terminer les tablettes sans que lui ait pu en avoir un morceau. Du coup, pour essayer de me maîtriser, je lui ai demandé de cacher le chocolat dans son armoire, c'est un endroit où je ne vais pas fouiller. Et ça marche !

En raison du traitement dont je bénéficie, je n'ai plus le droit de conduire un bus, ce que je n'oserais même plus faire, car ce n'est pas de la marchandise que l'on transporte et qu'il s'agit d'une grande responsabilité. J'ai donc été licenciée pour inaptitude à mon poste de conductrice. J'ai eu beaucoup de mal à me faire à l'idée que je ne conduirais plus de bus, mais la santé passe avant tout.

J'ai commencé une formation en informatique pour me perfectionner et pour ajouter la comptabilité à mon bagage de compétences.



DE DECOUVERTES EN DECOUVERTES

Lors de mes passages sur internet, j'ai fait quelques recherches sur les Témoins de Jéhovah, tant sur des sites de TJ que sur des sites d'anti TJ. Ce que j'ai appris m'a réellement choqué. Particulièrement leur conduite vis-à-vis des pédophiles. Mes parents m'ont toujours mise en garde contre ce genre de personnes, ce qui fait que je n'imaginai pas que chez les TJ, des pédophiles se retrouvaient « blanchis » car ils étaient repentants et que les anciens ou les autres ne dénonçaient pas cela aux autorités judiciaires, mais qu'au contraire, ils faisaient pression sur les victimes pour que celles-ci pardonnent et ne portent pas plainte. Cette réaction me donne envie de vomir. Quand j'ai lu de telles choses, ma première idée a été de me dire que ce n'est pas possible, qu'il s'agit de calomnies, mais il n'y a pas seulement un témoignage de la sorte, il y en a plein, ce qui me laisse penser que c'est malheureusement la vérité.

Je discute de plus en plus librement avec mes oncles et tantes et on en vient à parler de papa tel qu'il était avant de connaître les TJ. Son plat préféré était le boudin noir, mais quand il a commencé à étudier avec les TJ, il a vite arrêté d'en manger. En effet, le boudin noir étant fait à base de sang, les TJ n'en mangent pas, de même que le gibier, car la viande doit être saignée.

Papa est rentré à la maison après avoir fait connaissance avec maman et avec les TJ et il a tout de suite dit à sa famille que Noël était une fête païenne et qu'il ne fallait pas avoir de sapin à la maison, car Dieu n'aime pas ça. Ma grand-

mère et mes oncle et tantes n'en revenaient pas car avant, papa tenait tellement au sapin, qu'il empêchait sa famille de sortir le sapin avant le 2 février.

Ma grand-mère a énormément souffert du changement de comportement de mon père. En effet, papa ne venait plus lui souhaiter la bonne année, il ne venait plus lui souhaiter un joyeux anniversaire. Ma grand-mère aimait beaucoup maman, mais elle ne comprenait pas cette religion qui lui enlevait son fils aîné. Je dis cela car comme me l'on raconté mes oncles et tantes, papa a énormément changé en faisant la connaissance des TJ.

Quand le frère de papa s'est marié, papa et maman étaient invités, mais comme ils ne voulaient pas entrer à l'église, mon oncle et ma tante leur ont dit, qu'ils n'avaient pas besoin de venir du tout, s'ils n'entraient pas à l'église. Ce qui fait que papa n'a pas du tout assisté au mariage de son seul frère.

Une autre de mes tantes, quand elle s'est mariée, a insisté pour que papa et maman assistent au moins à la fête, même s'ils ne rentraient pas à l'église et elle leur a commandé un repas spécial, sans gibier.

En discutant avec une de mes tantes, j'ai appris pourquoi, quand j'étais jeune, nous n'étions que rarement présents lors des fêtes de famille dans la famille de papa. En effet, mes parents étaient souvent invités pour les fêtes de famille. Mais comme c'était souvent à l'occasion de fêtes « païennes » (Noël, Nouvel An,...) papa et maman refusaient, en essayant de convaincre la famille que ces fêtes ne sont pas agréées par Dieu.

Quand ma cousine s'est mariée, nous n'y étions pas non plus, car comme toujours papa et maman refusaient d'aller à l'église. Du coup, la famille de papa, à force de recevoir des refus, finissait par ne plus nous inviter. C'est pour cette raison que je n'ai que très peu de souvenirs de fêtes de famille avec mes cousins et ma cousine.

Quand papa et maman m'ont eue, ils étaient tellement heureux, qu'ils m'ont vraiment protégée du monde extérieur. De plus, ils m'ont élevée dans les principes très stricts des TJ. Je baignais complètement dans ce milieu très centré sur lui-même et grandissais en devenant une proclamatrice zélée et absolument persuadée de la véracité des enseignements que me donnaient mes parents et des principes que j'apprenais lors des réunions.

Tous les TJ que je connaissais étaient des « tata » et « tonton », au désespoir de ma grand-mère paternelle qui estimait que je ne faisais même pas la différence entre mes vrais oncles et tantes et les TJ.

J'ai également appris que ma mère a vexé ses sœurs en n'assistant pas au culte d'enterrement de son propre père. Papa et maman ne sont pas rentrés dans le temple protestant, ils ont attendu au cimetière. Pour l'enterrement de ma grand-mère maternelle (je n'avais que 1 an 1/2) maman a de nouveau vexé ses sœurs en organisant l'enterrement chez les TJ, car ma grand-mère vivait chez nous et qu'elle s'intéressait à l'enseignement des TJ, mais elle était protestante et ne s'était pas convertie (du moins pas à ma connaissance).

A l'école, je n'avais pratiquement pas d'amis, j'avais juste une copine qui est devenue ma meilleure amie, et avec qui j'avais parfois des conversations un peu houleuse sur la question de l'évolution et de la création. Grâce à cette amie, j'avais quand même un contact avec le monde extérieur et quand ma « famille spirituelle » m'a laissé tomber, cette amie, elle m'a soutenue. Sa présence m'a aidé à me reconstruire, car je pouvais (et je le peux toujours) lui parler de tout ce qui n'allait pas.

Je l'ai d'ailleurs choisie comme témoin pour mon mariage, car je ne voyais personne d'autre qu'elle pour être témoin du jour qui a été le plus heureux de ma vie. C'était également une sorte de remerciement pour tous les moments où elle a

été présente à mes côtés. Ses parents m'ont également beaucoup aidée par leur soutien. Je ne le leur ai pas forcément dit, mais je leur en suis également reconnaissante.

Ma famille aussi a été très présente et grâce à elle, je n'ai pas été complètement isolée lors de mon exclusion. Au début, c'était très difficile, car les TJ constituaient pour moi une grande famille et j'avais l'impression de perdre une deuxième fois mes parents.

Petit à petit, je me reconstruis avec l'aide de ma famille qui s'est agrandie avec l'arrivée de ma belle famille et surtout, bien sûr de mon mari, qui ne sait pas à quel point il est un soutien bienveillant pour moi.

La présence et le soutien de ma « famille spirituelle » me manque, mais après tout, ce n'est pas moi qui ai coupé les ponts, ce sont eux qui m'ont pour la plupart rejetée. J'ai voulu à une époque retourner au sein des TJ, mais quelque chose m'en empêchait : j'étais mal à l'aise, je n'osais pas les regarder dans les yeux, je me disais que j'étais une paria et qu'en dehors de leur cercle, je ne valais rien et pourtant, quelque chose me retenait d'aller vers eux.



SENTIMENTS

Ce que je découvre chaque jour sur internet fait grandir en moi de la stupeur ainsi que de la colère. Ce que je lis sur ces différents sites et forums est-il vrai ou sont-ce des balivernes ? C'est également la question que je me pose concernant les enseignements des TJ et aussi des autres religions. Puis-je encore croire à ce genre de choses.

La question la plus importante à mes yeux est celle-ci : comment auraient réagi mes parents à l'annonce de mon exclusion ? M'auraient-ils aussi rejetée ?

La colère que je ressens à l'égard des anciens du comité judiciaire est due au fait qu'ils m'ont jugée non repentante alors que c'est à l'époque que je regrettais le plus ce que j'avais fait, et c'est moi qui me suis dénoncée à eux. Comment peuvent-ils juger quelqu'un alors qu'ils nous enseignent (d'après mes souvenirs) qu'il ne faut pas juger les gens. On peut déplorer les actes de quelqu'un mais jamais juger la personne. Seul Dieu peut juger car lui seul sait lire dans le cœur des gens.



REMERCIEMENTS

Je remercie bien sûr mon mari, pour son soutien, sa participation et l'amour qu'il me manifeste depuis qu'on se connaît.

Je remercie toute ma famille : mes oncles, tantes, cousins et cousines qui m'ont soutenue depuis toujours. Je leur demande également pardon pour tous les soucis qu'ils se sont fait par ma faute.

Je remercie ma belle famille, qui m'a acceptée et accueillie à bras ouverts.

Je remercie Audrey, ma meilleure amie, pour sa présence et pour le temps qu'elle a pris pour me soutenir depuis le décès de mes parents et depuis que j'ai été exclue des TJ. Je la remercie aussi de la compréhension dont elle a fait preuve lorsque je l'ai informée de mon projet d'écrire cette partie de ma vie.



Mise en pages : 20 avril 2009